
Philologie et historiographie du Caucase chrétien

Philologie et historiographie du Caucase chrétien

Conférences de l'année 2011-2012

Jean-Pierre Mahé



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1430>

DOI : 10.4000/ashp.1430

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 17-21

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Mahé, « Philologie et historiographie du Caucase chrétien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 144 | 2013, mis en ligne le 20 octobre 2014, consulté le 02 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1430> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1430>

PHILOLOGIE ET HISTORIOGRAPHIE DU CAUCASE CHRÉTIEN

Directeur d'études : M. Jean-Pierre MAHÉ,
membre de l'Institut

Programme de l'année 2011-2012 : I. *Grégoire de Narek*, Chœurs et chants pour les fêtes (*Hymnes et Odes*). — II. *L'œuvre culturelle de la RSS d'Arménie : en guise de bilan*.

I. Les *Hymnes et odes* forment un tout consacré au cycle des fêtes de l'année liturgique. C'est une œuvre majeure de saint Grégoire de Narek. Le *Livre de lamentation* concernait la prière individuelle ; il s'agit à présent de la prière de l'assemblée. Malheureusement ce recueil ne nous est pas entièrement conservé. Initialement chaque hymne (appelé *karoz*, « kérygme », ou *gandz*, « trésor ») était suivi d'une ou deux odes (*tagh*), et d'une mélodie (*meghedi*). Mais beaucoup de ces morceaux ont été perdus ou dispersés dans la tradition manuscrite.

Les 16 canons des fêtes, tels que nous pouvons les lire aujourd'hui, sont donc souvent incomplets.

Dans l'ensemble, on peut accepter, à quelques variantes près, sur l'établissement du texte, l'ordre des pièces et leur répartition dans le cycle de l'année liturgique, la reconstitution d'Armenuhi Kyoshkeryan (*Matenagirk Hayots*, tome 12, Antélias, Catholicosarménien, 2008). Nous avons traduit l'ensemble, relevé les références scripturaires et proposé une interprétation assez détaillée. En effet, l'exposé extrêmement symbolique, s'exprime en un moyen arménien difficile, avec de nombreux hapax, des termes dialectaux et des phrases nominales fondées sur des composés originaux incluant des racines verbales. Nous avons de sérieuses raisons de juger inauthentiques deux kérygmes, celui de « l'Église et arche du Seigneur » (n° 12), et celui des « Apôtres et patriarches » (n° 17).

Chaque canon forme une unité littéraire, avec une véritable progression entre l'exposé narratif du kérygme, la dramatisation et le symbolisme des odes et de la mélodie. Du point de vue musical, bien que nous n'ayons à ce sujet que des informations très fragmentaires, on devine qu'il y avait un grand contraste entre la psalmodie du kérygme et la musique de plus en plus colorée des odes et des mélodies.

Néanmoins, contrairement à l'avis habituel, il nous paraît peu probable que chaque canon ait été chanté d'une seule traite avec tous les textes à la suite. Leur contenu suggère une répartition au cours de la messe et des heures canoniales de la journée. En effet, la première partie de chaque kérygme présente de tels parallèles avec l'oraison suivant le sanctus de la messe qu'elle devait constituer une sorte de « casuel » pour les grandes fêtes, remplaçant la Préface ordinaire. Pareillement, la seconde partie devait prendre la place des intercessions et des diptyques après l'eucharistie. Quant aux odes et aux mélodies, elles devaient s'insérer dans l'office des heures canoniales.

En choisissant ce cadre liturgique pour exposer ses méditations sur les mystères fondateurs de la foi, saint Grégoire voulait exprimer le dogme, non pas seulement

comme une vérité intellectuelle, mais comme une expérience actuelle, vécue par l'assemblée, et comme la mémoire collective du peuple chrétien.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la théologie n'est pas réservée à l'exposé des kérygmes. Les odes n'ont pas seulement une fonction émotive et ornementale ; elles abondent en assertions fondamentales sur la foi. Signalons quelques points essentiels :

- L'Amour trinitaire : inséparable de l'histoire du salut et de la Rédemption ;
- Doctrine cyrillienne de l'Incarnation ;
- Voix unique des Prophètes : solidarité des deux Testaments ;
- Marie : Mère du Christ et Mère de l'Église ;
- Le Saint Esprit : guide intérieur et bâtisseur de la communauté.

Une fois de plus, il se confirme que saint Grégoire de Narek n'est pas seulement un poète et un mystique, mais un exégète et un théologien accompli. Il ne se limite pas à approfondir la doctrine, mais il s'applique à la transmettre en pasteur et en guide spirituel.

L'un des aspects de cette pastorale repose sur la complémentarité des mots et des images. D'une façon ou d'une autre, tous les fidèles de cette époque connaissaient l'iconographie des grandes fêtes : le Baptême du Christ et la Bénédiction des eaux, l'Annonciation, l'Adoration des mages, la Présentation au temple, la Transfiguration, la Résurrection de Lazare, l'Entrée à Jérusalem, la Crucifixion, les Saintes Femmes au tombeau, la Descente aux enfers, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption de la Mère de Dieu, l'Exaltation de la croix, la Vocation des Apôtres. L'image de la Déisis, l'intercession de la Vierge, de saint Jean Baptiste et des Apôtres, leur était familière. Grégoire enseigne aux fidèles à regarder ces images, à en comprendre les détails significatifs ; il fait bouger et parler les personnages, souligne le sens profond des gestes et des mots.

C'est pourquoi nos commentaires se sont appuyés, pour chaque canon, sur un choix de sculptures et de miniatures, qui permettent aux lecteurs contemporains de mieux comprendre le texte des *Hymnes et Odes* et d'entrer dans l'expérience vécue que souhaitait évoquer l'auteur.

On doit aussi y joindre ce qui reste de la musique des Odes et des Mélodies, celle des Hymnes ayant totalement disparu. En fin de compte, le poète entendait provoquer dans l'assemblée un état de conscience modifié, en partant d'un langage conceptuel, parfaitement articulé, pour accumuler les images en multipliant les allitérations et en créant de véritables « tantras », dont l'efficacité était étroitement liée à la mélodie.

II. En parcourant les friches industrielles de l'Arménie post-soviétique – tous ces champs de ruines et de ferraille laissés à l'abandon, et qui ne valent même pas les frais du démontage –, on ne peut d'abord se défendre d'un amer sentiment d'échec. Fallait-il entraîner ce peuple – au prix des horreurs staliniennes et des répressions brejnéviennes – dans soixante-dix ans de marche forcée, pour aboutir à un mirage économique qui s'est dissipé d'un seul coup ? Si toutes ces usines sont devenues inutiles, ce n'est pas seulement parce que leur production était destinée à un espace géopolitique qui n'existe plus aujourd'hui, c'est aussi parce qu'elles tournaient en vase clos, en complet décalage avec les coûts et le niveau de l'industrie mondiale.

Et pourtant, à y réfléchir sereinement, certaines orientations fondamentales de la planification soviétique s'imposaient et s'imposent encore aux acteurs de l'économie arménienne. La métallurgie du cuivre, de l'aluminium, des métaux non ferreux, reste une ressource fondamentale, sous réserve qu'on dispose au meilleur prix de l'électricité suffisante. L'option du nucléaire était assurément risquée dans une zone sismique. Mais jusqu'à l'accident de Tchernobyl, le danger n'était pas perçu, et l'on peut aujourd'hui trouver des solutions mieux adaptées. De même le développement du complexe chimique Naïrite ne prenait pas en compte les conséquences funestes de la pollution, mais l'écologie commençait à peine en Occident, et l'on sait mieux, à présent, comment protéger le personnel et l'environnement. La découverte des semi-conducteurs débouchait nécessairement sur l'informatique, dont l'essor et la démocratisation se heurtaient, en URSS, à la surveillance policière, mais qui offre les plus grandes perspectives d'avenir dans un État libre et indépendant.

C'est pourquoi, au-delà des apparences actuelles, il convient de rendre justice à l'industrialisation soviétique, non pour son héritage matériel – aujourd'hui tragiquement délabré – mais pour la somme de réflexion et de progrès intellectuel exigée par ce changement. La postérité retiendra qu'après divers hommes politiques de compétence, de probité et de clairvoyance inégales, l'Arménie soviétique eut pour Premier Secrétaire, de 1974 à 1988, Karen Demirdchyan, fils de réfugiés de Van, ingénieur diplômé de l'Institut polytechnique d'Érévan, qui haussa l'industrie arménienne au meilleur niveau de l'Union soviétique.

Cet effort marquait l'aboutissement de la construction méthodique d'un système éducatif qui demeure l'acquis le plus précieux du régime. L'enseignement dispensé à tous les niveaux mariait harmonieusement l'ouverture sur le monde et l'enracinement dans l'identité arménienne. L'apprentissage de l'alphabet national prenait la forme d'une véritable initiation civique. Dès qu'un enfant savait ses lettres, l'école le faisait conduire chez le photographe. Son portrait venait s'insérer dans une sorte de diplôme en dessous des deux cimes neigeuses de l'Ararat, entre la figure de Mesrop Machtots, « le premier instituteur arménien », et celle de « camarade Unetelle, ma première institutrice ». En dessous se lisait un extrait des « Conseils à mon fils » de la poétesse Silva Kaputikyan, chantre attitrée des causes nationales : « Où que tu sois, où que tu ailles, oublie plutôt le nom de ta mère, mais n'oublie jamais la langue arménienne ! ». Pour le Nouvel An, une émission de télévision réunissait tous les écoliers qui avaient appris l'alphabet dans l'année.

À l'autre bout de la chaîne, d'autres rites de passage, comme « la dernière cloche », qui emmenait en excursion des classes entières de terminale, dont les élèves n'étaient souvent jamais sortis de leur localité, ou les concours d'entrée à l'université se pratiquaient avec la même ferveur. Les meilleurs sujets, dotés d'un « diplôme d'excellence », étaient admis sans concours et bénéficiaient de bourses. Certains instituts de recherche de l'Académie des sciences, comme l'Institut de physique ou l'observatoire de Byurakan atteignaient les plus hauts sommets de la science mondiale. Quoique ces structures prestigieuses aient été démantelées, ou fortement atteintes, par le choc économique de l'indépendance, elles pourront se reconstituer, le moment venu, grâce à la qualité des savants qu'elles ont formés.

La connaissance et l'exaltation de l'histoire arménienne tenaient une place de choix dans la pyramide du savoir. Aux instituts de langue, de littérature, d'histoire, d'art, d'orientalisme, d'archéologie et ethnographie de l'Académie des sciences, s'ajoutaient le musée d'histoire de l'Arménie, les Archives nationales, le Musée de littérature et la Galerie nationale des beaux-arts. Le conservatoire Komitas joignait à une connaissance profonde de la tradition arménienne la meilleure pratique de l'héritage soviétique et classique. Le statut le plus prestigieux était réservé au Maténadaran Mesrop Machtots, lieu de conservation, de restauration et d'étude des anciens manuscrits (*matean*). Séparé du système académique, et placé sous la tutelle directe du Conseil des ministres, il avait obtenu le rang de « musée de première classe », au même titre que l'Ermitage de Leningrad. Autochtones, Arméniens de la diaspora ou hôtes étrangers le visitaient avec le même enthousiasme. Sauvés d'exode en exode, arrachés à la destruction génocidaire, qui s'acharne encore plus d'un siècle après l'événement sur les khatchkars de Nakhidjevan ou sur certaines églises arméniennes d'Anatolie, ces précieux livres témoignent du nom et de la localisation des villages et des monastères, ainsi que des populations exterminées de leurs terres ancestrales. On peut les comparer aux os des anciens rois que, selon le *Buzandaran*, le roi Sapor avait tenté de dérober pour priver l'Arménie de sa gloire.

Comme discipline scientifique, l'arménologie commence au xvi^e siècle par les premières études savantes des humanistes européens de la Renaissance sur les alphabets orientaux. Elle s'épanouit pleinement aux xviii^e et xix^e siècles grâce aux travaux des congrégations mxit'aristes de Venise, de Trieste et de Vienne, et aux échanges qui en résultent avec la science occidentale. Durant ses soixante-dix ans d'existence, mais plus intensément après la Seconde Guerre mondiale, la RSS d'Arménie a, de loin, dépassé, par l'ampleur de ses publications, toute la production arménologique antérieure. Pour la première fois on a disposé d'éditions critiques reposant sur des bases codicologiques suffisantes. La constitution de corpus exhaustifs d'inscriptions et de colophons a ouvert la voie aux études sérielles. Certaines archives modernes et contemporaines ont été publiées.

La langue et la littérature ont profité de cette érudition. La norme de l'école, de la presse, des livres savants, de la radio et de la télévision est passée peu à peu dans l'usage courant. Les termes et les tours dialectaux ont évidemment subsisté, mais comme variantes de style, contrastant avec les règles scolaires. Le théâtre et le cinéma ont nourri leurs dialogues de ces contrastes. Pour ne parler que des textes classiques, entre les pièces arméno-géorgiennes de Gabriel Sundukean et les adaptations scéniques des nouvelles stambouliotes de Yagop Baronean, un large public a pris conscience de la diversité des parlars arméniens, et s'en est délecté.

La littérature arménienne soviétique a su perpétuer, tout en les transformant, les principaux courants de la création du xix^e siècle. Dans la veine dialectale et populaire de Hovhannes Tumanyan, le chantré du Lori, Mkrtitch Armen († 1972) a écrit le drame villageois de *La Fontaine Heghnar*, qu'un dispositif ingénieux transforme en source miraculeuse, qui cesse de couler pour dénoncer un adultère. Vahan Totovents († 1937), réfugié de Kharpert (Harput en Turquie), évoque sa ville natale, à la veille du génocide, dans son roman, *La vie sur l'ancienne voie romaine* ; les dialogues pleins de vie en arménien occidental contrastent nostalgiquement avec la narration en arménien

oriental, glacée par le deuil de la tragédie. Également victime des purges de 1937, Aksel Bakunts, qui avait été chargé d'introduire l'agronomie moderne dans le Zangezour, dépeint une humanité émergeant à peine de l'animalité, une société refermée sur elle-même, où la coutume exerce une tyrannie aussi forte que l'environnement naturel. Hrant Matevosyan (1935-2002), originaire d'un village où rien n'a changé depuis l'époque de « Tumanyan-Tolstoï-Xénophon » décrit pourtant, dans *Nous et nos montagnes*, une société rurale typiquement soviétique, où l'on parle une langue énigmatique, pétrie de prudence cauteleuse et d'ironie contenue.

Le roman historique, jadis illustré par Raffi, renaît pendant la « Grande Guerre patriotique » contre l'Allemagne nazie avec *Le Roi Pap* de Stepan Zoryan (1889-1967) et *Vardanank* de Derenik Demirdchyan, qui exaltent la résistance arménienne devant les invasions sassanides. Plus directement encore, dans *Les enfants de notre maison*, Hratchya Kotchar célèbre les exploits des combattants arméniens de Stalingrad. Plus tard, lorsque commence le conflit du Karabagh, Sero Khanzadyan rappelle les exploits de Davit Bek.

Avec la soviétisation apparaît un courant de poésie prophétique brillamment incarné par Eghiche Tcharents († 1937), dont les *Foules en délire* glorifient les luttes révolutionnaires, tandis que le *Poème pour tous*, destiné à la radio, exhorte les masses à construire un monde nouveau. Même quand la propagande s'affiche ouvertement, Tcharents suscite la ferveur et l'émotion. Son poème *Ali et Lénine*, qui décrit le chagrin d'un portefaix de Trébizonde, apprenant la mort du « calife ami des pauvres », qui réside à Moscou, est empreint d'une foi naïve, aussi poignante que celle des *Deux grenadiers* de Heinrich Heine. Nul mieux que lui n'a su chanter l'Arménie et ses « fruits à saveur de soleil ».

Après la déstalinisation, le courant prophétique devient graduellement contestataire. À la limite de la transgression, quand il s'abritait en 1959, derrière la figure du musicien Komitas pour rompre le silence imposé sur le génocide, Paruyr Sevak franchit le pas dès 1962, en intitulant l'un de ses recueils *L'homme au creux de la main*, ce qui est déjà une métaphore du totalitarisme.

Le principal bénéfice que l'Arménie ait tiré de la soviétisation est éducatif, scientifique et culturel. On se gardera d'oublier tout le reste (notamment la construction des villes et certains équipements toujours en service), mais on ne saurait souligner assez vigoureusement que l'acquis intellectuel est le plus profond et le plus durable. En moins d'un siècle, un État de tradition rurale, tout juste doté d'un séminaire patriarcal, est devenu un foyer de science, d'art et de lettres. Pour la première fois dans l'histoire de l'Arménie la culture a cessé d'être la domaine réservé des élites pour devenir l'affaire de tous. Le sentiment national s'en est trouvé grandi, affiné, renforcé. C'est un potentiel qui demeure pour l'avenir, quelle que soit l'ampleur de la crise présente.